

# Coup d'œil en arrière

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **40 (1911)**

Heft 4

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1041368>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'enfant se refuse à l'avaler ; il n'y a qu'à passer seulement un quart d'heure dans une classe pour s'en rendre compte...

Petit enfant, tu es un sage !

(De M. H. Charton, dans l'*Ecole nouvelle* <sup>1</sup>.)



## COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE

Je me rappelle encore un professeur qui, au cours de ses leçons, surveillait continuellement les élèves placés au milieu et au fond de la salle, pendant que ceux de la première rangée de pupitres, les plus rapprochés de lui, copiaient, polissaient, faisaient des caricatures, sûrs de ne pas être dérangés en leurs agréables distractions. Bien souvent, nous ressemblons au trop confiant professeur. Nous ignorons les événements dont notre contrée fut le théâtre, beaucoup de détails intéressants de notre histoire, pendant que nous dévorons fiévreusement, avec un intérêt soutenu, les annales de certains peuples disparus et oubliés, où, bien des fois, la vérité historique est plutôt l'œuvre d'une imagination ardente que le fruit de patientes et laborieuses recherches. Combien de Fribourgeois ont suivi avec passion les péripéties de l'encombrante affaire Dreyfus, les incidents du procès Humbert ? Ils connaîtront les mœurs des Kalmouks et des Turcomans, ils sauront la quantité de bonzes qui gravitent autour du Grand Lama du Thibet et ils n'auront pas la moindre notion des luttes héroïques, des faits d'armes glorieux dont a été témoin le vieux Fribourg ! Les remparts et les tours altières sont là encore, debout, pour raconter aux générations futures des époques chevaleresques, parfois tourmentées, où, malgré des revers, l'antique écu a su se conserver vierge de toute souillure !

Telles étaient les réflexions qui m'assaillaient par un superbe après-midi d'octobre. Appuyé au beau milieu du pont du Gotteron, j'admirais avec amour la sauvage vallée, le Fribourg pittoresque, raviné et poétique, émergeant comme une vision fantastique de la demi-brume automnale, qui remontait de la Sarine, baignant jusqu'un peu plus haut que Saint-Nicolas. J'étais comme en extase et, certes, il en valait la peine ! En ce moment-là, je regrettais de ne pas

<sup>1</sup> Communiqué par M. le professeur D<sup>r</sup> Dévaud.

être né peintre, car le panorama qui se déroulait au loin revêtait un cachet de calme et d'austère majesté ! Ces heures de contemplation muette et solitaire sont exquises ! L'âme les savoure, mais la plume est impuissante à en rendre fidèlement les nuances et les tons...

Non, me disais-je de mon poste d'observation, en faisant revivre devant mes yeux tant de personnages célèbres, de drames poignants et sombres, de dévouements obscurs et inconnus, non, l'histoire de notre cité ne pâlera pas à côté de celles de Berne la conquérante et de Lucerne la belliqueuse.

Berne, ville libre, ne relevant que des empereurs, se trouvait, à son début, dans des conditions bien supérieures à celles de sa sœur aînée des bords de la Sarine. De là son expansion territoriale, qu'activait considérablement sa liberté de mouvement, pour son développement social et économique. Fribourg<sup>1</sup>, courbée sous l'étreinte des dominations successives des Zähringen, des Kibourg et des Habsbourg, progresse, néanmoins, à tel point que des coalitions se forment pour étouffer son bel essor industriel et commercial des XIV<sup>me</sup> et XV<sup>me</sup> siècles. Elle a connu les charges de la vassalité sans en avoir obtenu jamais les bénéfices, et Pierre de Savoie déjà, qui pourtant avait reçu l'hommage des Bernois, en vain vint mettre le siège devant notre ville : il dut se retirer pour porter d'un autre côté ses vues envahissantes et belliqueuses.

La jeune cité, démocratique par essence, doit étouffer pourtant ses aspirations et ses sympathies naturelles. Forcément, elle se range avec la mollesse et partage avec elle, sans faillir, les conséquences de Laupen, qui furent également meurtrières pour les deux villes sœurs, rivales acharnées, durant une époque plus que séculaire. Berne, comme le fait remarquer un historien, a beaucoup d'analogie avec la Rome des premiers siècles ; comme celle-ci, elle se montre ardente, envahissante et ambitieuse. Fribourg trouve en elle une voisine redoutable. Cependant, malgré l'exiguité de son territoire, c'est pour elle une ère héroïque, chevaleresque. Les nobles et les bourgeois, les solides compagnons des

<sup>1</sup> Sans exagérer en rien notre importance, au sein de la famille fédérale, il est utile de rappeler aux lecteurs, portés parfois à faire peu de cas de leur titre de citoyens fribourgeois, que nous avons le droit d'en être bien fiers ! Il fut porté bien haut par des ancêtres qui n'ont pas failli et qui osaient se montrer toujours au premier rang quand les intérêts de la République étaient en jeu. Les exemples sont si nombreux que nous n'avons que l'embarras du choix.

abbayes, rivalisent d'abnégation et de patriotisme, qui nous font évoquer le souvenir de Sparte !

Bientôt, aux calamités suscitées par un fils indigne et traître, — quel pays ne compte pas ses Ganelons ? — notre cité se voit resserrée dans une coalition relativement formidable. Berne, la Savoie, le comte de Gruyère, Morat, Payerne réunissent leurs efforts. Vainqueurs à Agy, à La Schurra, à Tavel, les Fribourgeois perdent deux cents hommes à la sanglante surprise du Gotteron, où ils étaient arrivés confiants et chargés de butin.

Les villages incendiés, les campagnes pillées, dévastées, disent l'opiniâtreté de la lutte qui prend fin en 1449. Les conditions de la paix sont humiliantes pour Fribourg, et le duc Albert d'Autriche, insensible à tant de constante bravoure, se signale encore après toutes ces calamités par la plus noire des ingratitude. Indignement jouée par son seigneur suzerain, elle traverse alors l'époque la plus critique, la plus tourmentée de son histoire. Vaillamment, elle a tenu tête à l'orage. Il y avait des *hommes* alors sur les bords de la Sarine et là, où toute autre cité eût infailliblement succombé, Fribourg dans ses malheurs et son isolement se retrempait d'une indomptable énergie !

Grâce au parti suisse, toujours plus fort, des jours meilleurs s'annoncent. En 1452, la croix blanche de Savoie remplace dans nos murs, en des conditions les plus honorables, les armoiries détestées de l'Autriche. Nous sommes presque à la veille de l'immortelle épopée des guerres de Bourgogne.

Malgré les objurgations de la Savoie, alliée de Charles, la République rejette alors tout lien de vassalité, et conquiert vaillamment sa place au sein des Etats confédérés. Des hommes d'élite, à la tête desquels il faut citer Rodolphe de Vuippens, font bonne prestance à côté des Waldmann et des Bubenbergs. Fribourg prend une part glorieuse à toutes les batailles de cette lutte, et dès 1481, neuvième canton de la Suisse, son histoire s'identifie à celle de la Confédération. Ses hommes de guerre se distinguent, particulièrement aux campagnes d'Italie. Dans les services étrangers, des Diesbach, des Maillardoz, des Schaller, des Castella, des d'Affry, rendent leurs noms célèbres. Les officiers fribourgeois s'immortalisent le 10 août, aux Tuileries, et le Livre d'Or de notre canton n'est pas moins riche en hommes d'Etat distingués qu'en militaires prestigieux.

Malheureusement, au moment où la Suisse, forte au dedans et respectée au dehors, voyait s'ouvrir pour elle

une longue période de prospérité, la Réforme apparaît, tel un mauvais génie, semant sur son passage l'anarchie et les luttes intestines. La belle devise : Un pour tous, tous pour un, n'est plus qu'un vain mot. Deux camps se forment. Par l'influence de Berne, les nouvelles doctrines se répandent rapidement dans la Suisse romande. Les baïonnettes bernoises évangélisent d'une manière peu apostolique le pays de Vaud. On reconnaît le passage des novateurs aux autels démolis et aux statues brisées, comme jadis, au temps des Huns !

Ce sera la gloire impérissable de Fribourg d'avoir maintenu haut et ferme le drapeau de l'antique foi. Notre ville devient le boulevard du catholicisme dans la Suisse occidentale. Mais, jetons un voile sur ces scènes de pillage et de spoliations et, pour terminer, arrêtons-nous un moment sur notre ville moyennâgeuse et artistique.

Nulle autre en Suisse ne la dépasse par la variété des sites, le pittoresque des alentours, le grandiose de ses ponts. L'historien, l'archéologue, le poète y trouvent un champ d'exploration fécond en souvenirs, des vues d'une beauté saisissante. Que nous descendions la rue de Lausanne, ou que nous pénétrions, au fond, par la porte de Berne, nous rencontrons partout les vestiges d'un passé glorieux. Avec un peu d'imagination, le moyen âge s'éveille dans ses lignes austères et harmonieuses à la fois. A voir ces tours échelonnées sur de profondes crevasses, ne dirait-on pas comme l'ombre de ces chevaliers d'autrefois, bardés de fer, transportés dans un monde nouveau et gardant dans leur attitude quelque chose de fier, d'héroïque. Ces tours sont des poèmes ! Elles renferment dans leurs flancs les élans et les aspirations de jadis. Ce sont des témoins muets qui ont entendu le cliquetis du fer et le choc des cuirasses. A leur pied ont passé les cohortes de Morat et de Grandson, de Navarre et de Marignan. Des échos vainqueurs ont heurté ces murailles impassibles et de ces meurtrières les guetteurs annonçaient l'approche des Bernois ou le retour des troupes victorieuses. La Tour Rouge a entendu les récriminations du félon Guillaume d'Avenches, et la salle des Cordeliers a vu l'arrestation du Chevalier d'Arsent ! Quel drame poignant et sombre que celui du malheureux chevalier et de quelle haine le poursuit son implacable adversaire, le vindicatif Falk ! Ne se croirait-on pas à Florence ou à Pise lors des sanglantes tragédies des Guelfes et des Gibelins.

Rien ne manque au tableau tantôt gracieux, tantôt sévère, triste parfois, mais d'où émane le parfum de bonne loyauté

légué par nos pères. La légende a effleuré de son aile poétique la vieille cité zähringienne. On ne passe jamais devant le vénérable tilleul sans qu'une certaine émotion ne vous saisisse ! N'est-ce pas la Grèce antique, après Marathon ! Un soldat blessé arrive, il annonce la grande nouvelle, puis... il meurt ! Et, Morat, n'est-ce pas le Marathon des Suisses ? Salut ! héroïque légende des temps héroïques, tu incarnes le patriotisme dans sa plus touchante beauté, dans sa plus virile émanation ! De même que le tilleul auquel elle est intimement liée, gardons-la précieusement. C'est une fleur au pénétrant parfum qui charmera aussi les générations futures !

Salut ! ponts élastiques et légers, jetés comme un défi à la nature ! Vous nous redites et la hardiesse de l'art et le courage d'un petit peuple qui, malgré de modiques ressources, a su décorer ses environs d'impérissables monuments ! Vous célébrez le génie humain, comme l'orgue de Saint-Nicolas, sous les voûtes gothiques et mystérieuses, traduit les accents des prophètes, les harmonies des séraphins et la fureur des éléments déchaînés ! De même que le portail de la Collégiale chante le ciseau inconnu des artistes du moyen âge, des talents qui n'ont laissé de leur passage ici-bas que le plus délicat des écrins, de même la statue d'un moine célèbre revendique pour Fribourg l'honneur d'avoir compris la valeur solide et chrétienne de l'éducation !

Soyons fiers d'être Fribourgeois ! Osons bien nous dire les fils de nos pères qui ont légué à leurs descendants des traces ineffaçables de vaillance et de loyauté. Efforçons-nous de les imiter et nous laisserons à notre tour à nos arrière-neveux un beau patrimoine formé de foi, de science et de travail.

J. M.

---

## L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE A L'ÉCOLE PRIMAIRE

---

L'école primaire, dans son acception moderne, est l'école des masses, destinée à leur fournir le minimum de connaissances utiles à tous les citoyens, tout en les préparant, par une éducation physique, intellectuelle et morale à la lutte pour l'existence. Tel est le but essentiel de l'école ; il suit de là que l'enseignement qui y est donné doit être adapté aux besoins sociaux et économiques des populations parmi lesquelles l'école est établie. On conclura immédiatement que